

rivières, si ce n'est à l'extrémité méridionale, et il n'y en a point qui soit de première classe, excepté le Volga, qui se décharge dans une mer intérieure, la Mer Caspienne, et qui, en conséquence, ne peut pas servir aux communications avec l'Europe. De ce côté-ci, sont les exportations asiatiques consistant principalement en fourrures et en manufactures grossières pour les Asiatiques méridionaux, qui paient en soie et toiles fines.

A l'Est de cette partie, la Russie méridionale est appuyée sur la Mer Noire. La contrée est, comme la vallée du Danube, fertile en grain. Il est de la sorte connue ici sous le nom de blé de la Mer Noire, et il est remarquablement adapté au climat du Canada, qui ressemble beaucoup à celui des pays d'où nous l'importons. Odessa est, ou plutôt était l'entrepôt de ce commerce.

Mais la grande production de la Russie est dans son intérieur, c'est-à-dire, dans la Russie propre. Il n'y a de rivières que celles qui partent du centre de l'empire, et se déchargent, d'un côté, dans la Mer Noire, et de l'autre, dans la Mer Baltique, qui sont toutes deux bloquées, ou dans la Mer Blanche; à l'extrême nord, laquelle, à l'heure qu'il est, est bloquée aussi. Il n'y a pas de chemins publics, à l'exception de quelques routes militaires, très éloignées l'une de l'autre. Il n'y a qu'un chemin de fer appartenant au gouvernement, de St. Petersburg à Moscou, et il ne sert de rien aux agriculteurs. Il n'y a pas de canaux. Le pays abonde en grain, chanvre et lin, en forêts de pins inépuisables, et en bœufs que, faute d'un marché, on fait bouillir tout entiers pour le suif, qui s'exporte présentement en Angleterre principalement. Le saindoux et le suif peuvent être transportés; le bois de construction et le bœuf ne peuvent pas l'être. Par un charriage laborieux sur terre, une partie de ces articles était transportée à la Baltique, et embarquée à St. Petersburg, Revel et Riga. Le gouvernement russe, au moyen d'un système de protection si sévère, que ses importations ne vont pas à un tiers de ses exportations, et n'égale pas celles du Canada; s'est efforcé, mais en vain, d'établir des manufactures intérieures. Nulle législation ne remplacera l'habileté, les capitaux et le crédit; nulle tyrannie n'hardira des étrangers à placer des fonds pour des chemins de fer et des canaux.

Mais ce sur quoi nous désirons appeler l'attention de nos lecteurs, ce sont les moy-

ens qu'ils prennent pour rétablir le commerce. Ce peuple à demi barbare nous donne un exemple que nous devrions être fiers de suivre. Leurs ports sont bloqués; pour nous la navigation par mer et par rivières est ouverte de tous côtés: nos voies de communication sont mauvaises, mais celles des Russes le sont cent fois plus, et nous avons sur eux l'immense avantage des communications par eau et par chemins de fer. Pendant la moitié de l'année, le St. Laurent nous est ouvert, et pendant l'année entière nous pouvons exporter par les Etats-Unis, comme entrepôt.

Le moyen par lequel les Russes surmontent cette difficulté montre quelque énergie: ils vont transporter par terre à Dantzic, en Prusse, où leurs produits pourront être embarqués comme marchandises neutres. On dit qu'il a été fait des arrangemens sur un plan étendu par des marchands Prussiens, pour agir comme agens, ou acheteurs, sur la frontière.

Pour la production, les Russes ont sur les Canadiens un grand avantage, que nous espérons leur voir conserver toujours; la grande masse de la population se compose de serfs, soit de la couronne, soit des grands seigneurs, dont les revenus consistent principalement en ce qu'ils peuvent faire, au moyen d'un travail forcé, de produits ou effets exportables. Conséquemment, la production a lieu sur une grande échelle. Le travail n'est pas divisé, et dans le fait, le seigneur est le manufacturier.

Mais, en dépit de tous leurs efforts, les Russes n'ont jamais pu parvenir à fabriquer autre chose que des articles grossiers. Dans tout ce qu'il y a de fin et de haut prix, ils ne peuvent nullement entrer en concurrence avec la Prusse Polonoise, et encore bien moins avec les contrées comparativement libres de la Belgique, du nord de la France, avec le Yorkshire, Dundee, Belfast, et autres marchés à toiles bien connus, de l'ouest de l'Europe.

Ce serait calomnier la civilisation que de supposer que la chose ne pourrait pas se faire aussi bien par habileté et connaissances acquises, que par violence ou par fraude. L'ancienne manière de préparer le lin pour les fabriques de toile, dont nous osons dire que plusieurs de nos lecteurs se rappellent; était d'exposer la plante à ce qu'on appelait rouissage par rosée sur l'herbe, ou de la mettre dans des fosses faites exprès, pour qu'il y fût roui en partie. Ce procédé dé-

truisait l'adhésion entre les fibres et la substance ligneuse, et l'apprêt se faisait à la main.

Après différents procédés, tous manuels, il était filé par les femmes de la famille, qui envoyaient leurs échevaux de filasse au tisserand, qui lui-même travaillait à la main. Elles envoyaient ensuite leur toile au blanchisseur pour être blanchie. Jusqu'à une époque très récente, le blanchiment était fait presque entièrement au moyen de cendres de bois, ou par une longue exposition à l'air sur l'herbe. On était généralement dans la persuasion raisonnable que le chlore, qui alors commençait à être employé avec d'autres réactifs chimiques, détériorait la fabrique. Ce mode simple de préparer les fabriques de toile prévalut pendant des siècles dans presque toute l'Europe. On pensait qu'il n'était pas honorable pour une fille de se marier, à moins qu'elle n'eût filé et fabriqué une quantité de toiles de toute sorte suffisante pour un ménage futur; la preuve de sa richesse en toile était regardée comme celle de son industrie et de sa frugalité. Dans la loi anglaise, jusqu'à ce jour, une fille majeure, usant de ses droits, est appelée "fileuse," (*spinster*). La coutume est très ancienne; car longtems avant l'invention d'amusemens élégants et frivoles, on présuait que toute personne du sexe non mariée se préparait à un changement dans son état.

Cette manière de préparer la fabrique a régné sur un plan étendu jusqu'à une époque que nous nous rappelons. Elle a été d'abord suivie par les industriels manufacturiers des Pays-Bas. La toile à chemises de Hollande et la dentelle de Flandre étaient si supérieures en finesse et en fini, que quiconque le pouvait faire s'abstenait de se servir de toile fabriquée dans le pays. C'était pour des gentilshommes le temps de se distinguer, comme on le peut voir dans les portraits du commencement du dernier siècle, et particulièrement dans la coutume folle et extravagante de porter des manchettes à dentelles. En vain le gouvernement s'efforçait-il d'arrêter le mal, comme il l'appelait, par de forts droits prohibitifs. La mode et la contrebande se jouèrent de lui. Les dames voulaient avoir, à tout prix, leur dentelle, et les messieurs, leur linon. Un évêque même n'était pas à la mode, sans une paire de manches de batiste fine venue d'une fabrique étrangère.

A l'exception de quelques localités, déta-